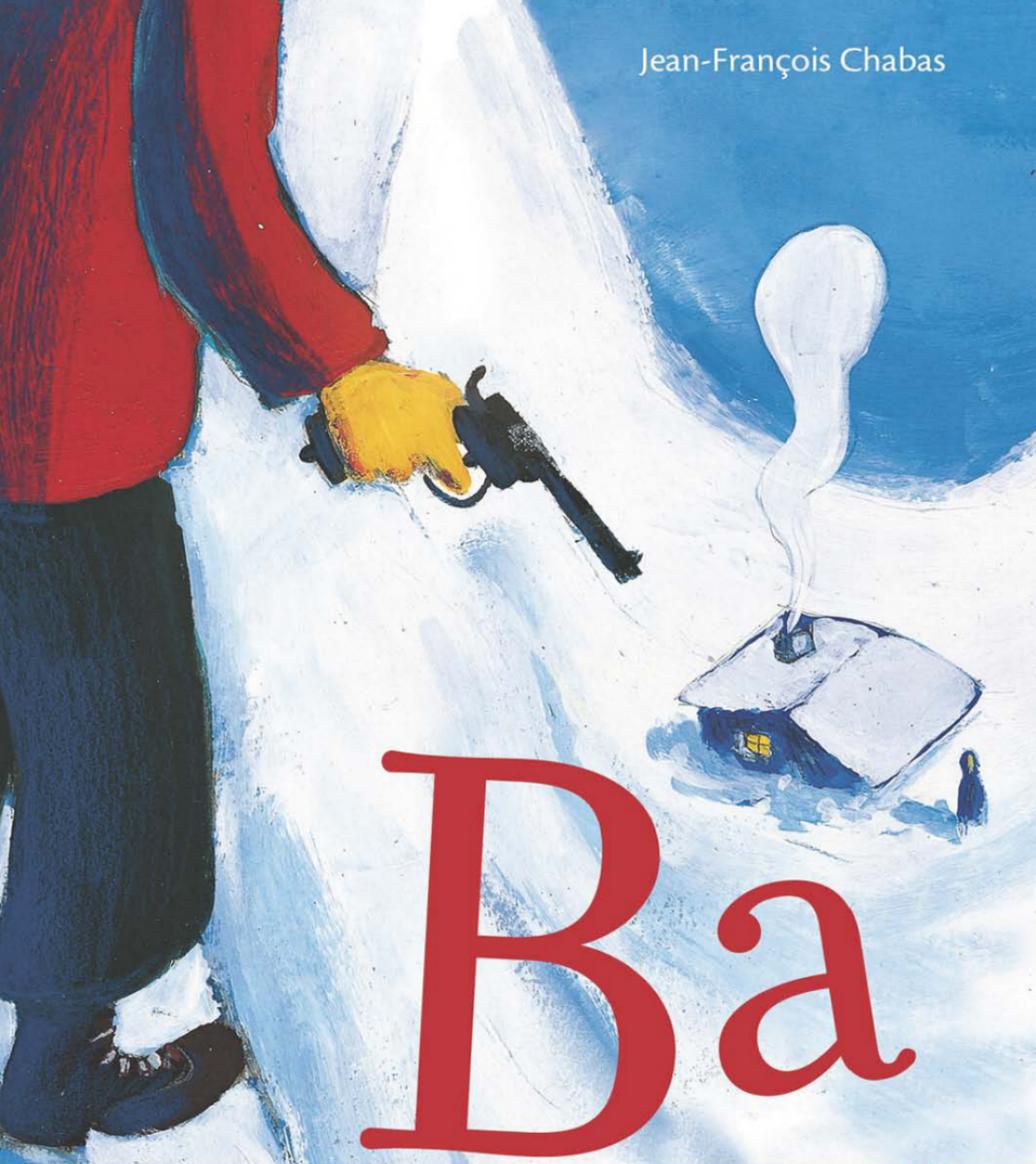


Jean-François Chabas



# Ba

Avec le soutien du

**CNL**  
Centre national du livre  
Centre national de la publication

casterman  
**POCHE**

[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)



# Ba

SÉLECTION DU MINISTÈRE  
DE L'ÉDUCATION NATIONALE

aventure

policier

comme  
la vie

humour

science-  
fiction

épopée &  
légende

historique

fantastique

dès 10 ans

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

Ba

Cet ouvrage a reçu  
le Prix « Graines de lecteurs »  
de Billère 2001.

Une fiche pédagogique consacrée à ce livre se trouve  
sur le site Casterman à la rubrique « enseignants » :  
<http://jeunesse.casterman.com/enseignants.cfm>

**casterman**

87, quai Panhard-et-Levassor  
75647 Paris cedex 13

[www.casterman.com](http://www.casterman.com)

ISBN : 978-2-203-05959-7

Conception graphique : Anne-Catherine Boudet

© Casterman, 2000 et 2011 pour la présente édition  
Achevé d'imprimer en octobre 2010, en Espagne. Dépôt légal : janvier 2011 ; D. 2011/0053/006

Déposé au ministère de la Justice, Paris  
(loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse).

Tous droits réservés pour tous pays.

Il est strictement interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie ou numérisation) partiellement ou totalement le présent ouvrage, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Jean-François Chabas

Ba



*Illustré par Benjamin Bachelier*

casterman  
**POCHE**

Extrait de la publication

*Pour Martine*

*J.-F. C.*

L'auteur tient à remercier le Centre national du livre  
pour l'aide matérielle apportée à la rédaction de ce roman.

# 1

## PANIQUE



La montagne s'est fendue en deux.

Des blocs de plusieurs centaines de tonnes de neige, de glace et de rocher ont dévalé la pente et moi, je suis restée plantée là, bouche entrouverte, mes bûches dans les bras.

Le grondement s'est amplifié dans le ciel d'hiver, si pâle qu'il semblait un prolongement aérien du sol neigeux. Dans mon souvenir, il s'agit plutôt d'un rugissement, un phénomène étrange ayant, d'un instant à l'autre, fait passer la montagne de l'état minéral à l'état animal. Une masse de pierre glacée et poudrée qui se transforme en monstre affamé.

La peur m'a frappée au ventre, d'un coup, et j'ai lâché les bûches qui sont tombées sur mes pieds mais je n'ai pas senti la douleur tout de suite. J'ai dit :

— Maman...

Autour de moi j'ai entendu des gens crier, mais sans les écouter. Comme un bruit de fond inintelligible, un bourdonnement d'insectes. Quand on a peur à ce point-là, on est seul et ce n'est pas des autres qu'il faut attendre du secours, mais bien de l'intérieur de soi. Si on en est capable, s'il reste quelque chose à aller chercher au fond de ses propres tripes. Et moi, j'étais vide, une enveloppe creuse habitée seulement par des vents de panique, tandis que l'avalanche descendait.

Un large massif d'épicéas et de sapins a été fauché comme une rangée de cure-dents. Le souffle de l'avalanche était si puissant que les arbres se couchaient ou s'envolaient, avant même que la matière proprement dite les atteigne. La coulée poussait devant elle une sorte de mur invisible fait de gaz sous pression.

Le bruit est devenu insupportable et des silhouettes sont passées à côté de moi, en courant. On m'a bousculée ; je me suis réveillée, je me suis mise à courir moi aussi, mais sans but précis, comme une poule affolée. J'ai crié sans m'arrêter, les hurlements s'extrayant de mes lèvres distendues malgré moi, jaillissant comme on vomit. Plus

jamais, au cours de ma si longue existence, je n'ai éprouvé une telle terreur. Je n'avais que treize ans. Ce n'est pas bien vieux, lorsqu'il est question d'affronter les manifestations les plus épouvantables d'une nature hostile.

Malgré l'âge que j'avais à l'époque, il m'arrive encore, quatre-vingt-dix ans plus tard, de juger sévèrement ma conduite. J'avais perdu la tête...

J'étais en haut d'une petite colline quand le souffle m'a rattrapée. J'ai été projetée dans les airs et, pour le reste, je ne me souviens plus de rien. La première chose que j'ai vue en me réveillant, c'est le visage étrange de la femme qui était penchée sur moi.





Bien que je m'en défende, il me faut avouer que j'ai un peu de mal à comprendre les enfants de maintenant. Si on m'avait dit que je vivrais l'an 2000... Le vingt et unième siècle... Si on m'avait dit ça quand j'étais petite fille, jamais je ne l'aurais cru.

Je suis née le 12 juin 1897, à Fairbanks en Alaska, et c'est là que je vis encore. Je demande pourtant à ce qu'on n'en tire pas de trop hâtives conclusions. Je n'ai pas passé mon temps ici. J'ai beaucoup voyagé ; pour tout dire, j'ai traîné mon sac à peu près partout dans le monde, mais mon cœur m'a ramenée à Fairbanks. J'ai fait comme les saumons rouges qui, après des années de mer, remontent le courant pour mourir à la source du fleuve qui les a vus naître. Puisque j'ai cent trois ans, il me semble

difficile d'imaginer que je puisse quitter cette terre ailleurs qu'ici ; je n'en suis pas certaine malgré tout. La vie est pleine de surprises.

Oui, j'ai du mal à comprendre certains de nos petits pensionnaires. Ils parlent un argot étrange, ils emploient aussi des mots qui ont à voir avec la télévision, les jeux vidéo, les ordinateurs, tous ces machins du diable dont je n'ai jamais voulu entendre parler.

Ce qui ne change pas en revanche, ce sont les attitudes et les bravades. Dans la manière de marcher d'un gamin, dans sa façon de bousculer un de ses camarades, je retrouve un air éternel. Ainsi, il y a deux jours, Brian, un des plus grands – je crois qu'il a seize ans –, était appuyé contre un mur dans la cour, en train de fumer une cigarette, ce qui est tout à fait interdit chez nous. Il y avait dans son maintien un mélange très amusant, fait de la crainte de se faire surprendre et de la volonté bien arrêtée d'exprimer son indépendance dans le cas où cela serait arrivé. Il en venait à manier sa cigarette comme un sceptre : un symbole de son émancipation. Je me suis alors souvenue d'un garçon, un des tout premiers parmi ceux qui ont habité l'orphelinat.

C'était en 1958, il y a quarante-deux ans déjà.

Ce pensionnaire s'appelait Adam, il avait un caractère très difficile et je l'avais surpris en train de fumer, dans une attitude qui était celle de Brian. Il m'avait improvisé un numéro d'indignation très réussi, mais il avait éteint sa cigarette et il ne s'était pas dérobé à la main que j'avais posée sur sa nuque pour l'en remercier.

Adam est devenu directeur d'une compagnie de cars de tourisme, il y a longtemps; il a pris sa retraite cette année. Installé à Minneapolis, il a les joues rouges d'un homme bien nourri, il fume d'infects cigares italiens, il a un tas d'enfants et de petits-enfants, il m'écrit tous les mois depuis quarante ans et il vient me voir chaque année, au moment de Noël. Celui-là s'en est bien sorti.

En observant Brian, j'ai souhaité du fond de mon âme qu'il trouve son chemin aussi bien. Je ne vois pas pourquoi cela ne se produirait pas. Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois qu'Adam était infiniment plus pénible que lui.

Aussi loin que remontent mes souvenirs j'ai toujours aimé les enfants. Y compris quand j'en étais une moi-même. Je m'occupais des plus petits. Lors des réunions de famille, alors que les jeunes

recherchaient la compagnie des adultes pour se sentir importants et considérés, je jouais avec les petits cousins. Le destin a voulu que je ne puisse pas enfanter. Pour être plus prosaïque, ce destin s'est manifesté sous la forme d'une infection mal soignée, l'année de mes dix-sept ans, à l'époque où les antibiotiques n'existaient pas. Lors de mes pérégrinations, je me suis toujours occupée des enfants des autres et il m'est arrivé, à l'occasion, d'éprouver pour eux un amour qui n'était sans doute pas loin de celui qui m'aurait habitée s'ils étaient sortis de mon ventre...

En 1956, au Tanganyika – un pays d'Afrique qui était alors sous mandat britannique –, mon compagnon d'alors, Peter Siudmak, et moi-même avons découvert un gisement diamantifère. Il n'est pas utile que j'entre plus avant dans les détails de l'année qui a suivi. Peter et moi nous sommes fâchés, il a gardé pour lui la majeure partie de l'argent que nous avons gagné, mais il m'en restait assez pour être riche. Très riche.

Que faire de tous ces dollars ? J'avoue n'avoir pas réfléchi, cela s'est imposé à moi comme une évidence de toujours : « Je rentre à Fairbanks et j'y crée un orphelinat. »

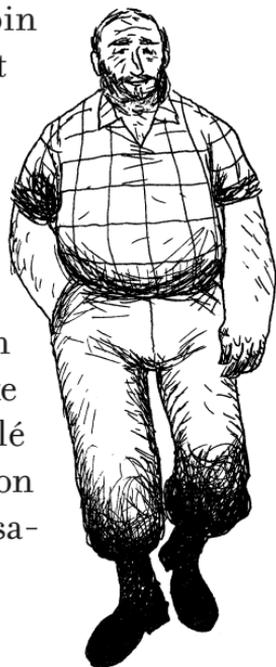
J'avais cinquante-neuf ans, il m'aurait fallu des heures pour dessiner au crayon sur une mappe-monde les trajets des voyages effectués pendant des décennies, mais je n'étais pas fatiguée. En fait, je cherchais à donner un sens à mon existence. Tous les pays du monde, tous les métiers, tous les hommes, rien n'est suffisant si on ne sait pas à quoi on sert.

Ce tas de dollars m'a servi à faire construire un des plus beaux bâtiments de Fairbanks. C'est une bâtisse à un étage, très grande, fermée sur elle-même comme une roue. Les chambres y sont spacieuses, le réfectoire et les salles communes clairs et pratiques. J'habite une partie de l'orphelinat qui est exposée au sud, c'est le seul luxe que je me sois accordé : j'aime le soleil.

Bien que j'aie pressé l'entrepreneur et les ouvriers du chantier pour qu'ils finissent rapidement leur travail, promettant des primes si cela allait vite, il a fallu un peu plus d'un an pour que la dernière touche de peinture soit posée à Peter's Lodge. (C'est ainsi que j'avais décidé de l'appeler, mon orphelinat. Peut-être me faut-il avouer que Peter Siudmak – il est mort il y a vingt-deux ans, qu'il repose en paix – était pour moi plus important que je ne l'ai laissé

entendre jusqu'à maintenant. Il pouvait se montrer charmant, et puis il était aussi très beau...)

Pendant les travaux, j'ai fait les démarches administratives nécessaires pour l'ouverture de ma maison. Même si tout était bien moins compliqué que maintenant, je dois dire que j'ai noirci assez de papiers pour en être dégoûtée à vie. Dans les mois qui ont suivi, j'ai engagé un scribouillard pour me débarrasser de ça. Quant au personnel de l'orphelinat, je l'ai choisi avec un soin extrême. Il me fallait des gens qui soient à la hauteur d'une tâche peu aisée : s'occuper de gosses perturbés et parfois violents, et s'en occuper bien ; des gens à la fois bons et efficaces, mais ces qualités ne vont pas toujours de pair... Ah, je me suis aussi trouvé un mari. Chainsaw<sup>1</sup>. Son vrai nom est Mike Deep mais on l'a toujours appelé Chainsaw, parce qu'il était bûcheron jusqu'à ce que je lui demande de se consacrer exclusivement aux petits.



---

1. Chainsaw : tronçonneuse.

Il avait dix ans de moins que moi, il était bête mais adorable. On a toujours accordé beaucoup trop de crédit à l'intelligence. C'est loin d'être la qualité première. Je préfère un gentil abruti à un méchant roublard.

Je crois en effet que c'est la bêtise himalayenne de Chainsaw qui m'a séduite. Il était tellement reposant, toujours content, toujours affable. Je ne pense pas l'avoir vu froncer une fois les sourcils, en plus de quarante ans de vie commune. Il est costaud comme un chêne et, à quatre-vingt-treize ans, il continue à porter des charges qui sembleraient lourdes à un gamin de vingt ans. Il n'a jamais été malade. Les pensionnaires l'aiment beaucoup parce qu'il est droit et sans malice. Les enfants sentent ce genre de chose.

Sans exagération, ce que j'ai vécu depuis que je suis gamine donnerait de la matière à plusieurs livres. Les gens adorent que je leur raconte ma vie. Je ne le faisais pas trop jusqu'à présent, de peur de passer pour une vieille radoteuse, mais depuis quelque temps je comprends que si je garde tout cela pour moi, eh bien ce sera perdu ; la mémoire des événements se dissoudra avec ma mort. Et il y

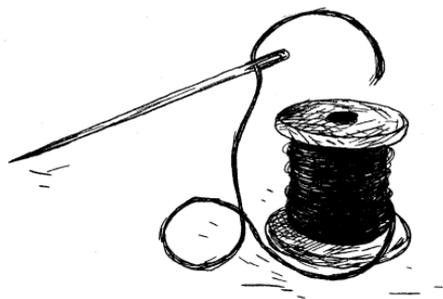
a plusieurs choses que j'ai vécues dont il me paraît utile de parler. La plus importante d'entre elles étant ma rencontre avec Ba, quand j'avais treize ans, il y a presque un siècle.

Un détail encore ; j'oubliais de me présenter.

Je m'appelle Selma Inkwell.



# 3



## SALE CHINETOQUE

Sa peau était tendue sur des pommettes saillantes et son front haut, large, reflétait la flamme de la lampe à pétrole qu'elle tenait à la main. Ses yeux si noirs qu'on ne distinguait pas l'iris de la pupille plongeaient dans les miens. Ils n'étaient pas franchement bridés, mais plutôt obliques.

J'ai eu d'un coup très mal à la tête. Une douleur si soudaine que je me suis évanouie une seconde fois.

Elle était en train de préparer des compresses quand j'ai à nouveau ouvert les yeux. Elle m'avait couchée sur le côté et elle m'a expliqué plus tard que c'est une position qui permet d'éviter qu'un blessé ne s'étouffe s'il régurgite pendant qu'il est inconscient.

Ainsi couchée sur le flanc, je l'ai regardée sans

qu'elle se sache observée. Elle était très petite et très mince, mais les muscles de son avant-bras se sont tendus quand elle a tordu un linge au-dessus d'une cuvette émaillée : elle n'était pas frêle. Sa peau, quand je l'ai vue ensuite à la lumière du jour, avait une teinte brun clair, mais dans la pénombre de la cabane ce soir-là elle m'a paru presque blanche, par contraste avec les murs de bois noir. Elle portait une veste de coton aux manches retroussées, mais elle avait conservé sur elle le large pantalon rembourré indispensable pour affronter les rigueurs de l'hiver en Alaska.

Elle s'est rendu compte que je l'observais et elle s'est approchée. Elle marchait un peu en canard, mais cela avait quelque chose de gracieux chez elle. Il était très difficile de lui donner un âge, comme à beaucoup de gens asiatiques, pour nous les Occidentaux.

— Il faut recoudre, a-t-elle dit.

J'ai essayé de parler, mais ma bouche était pâteuse ; je me suis énervée, j'ai mâché dans le vide, frotté mes lèvres l'une contre l'autre et j'ai réussi à marmonner :

— Quoi ? Recoudre quoi ?

— Ton front.

J'ai dû lui jeter un regard perplexe, car elle a expliqué :

— Tu es tombée sur une souche. Ton front est

ouvert. Malgré les compresses ça continue à couler. Le sang, je veux dire. Il faut coudre.

Elle est retournée à la table et elle a sorti d'une boîte une pelote d'aiguilles. Elle en a pris une, elle a ôté le verre de protection de la lampe et elle a passé l'aiguille à la flamme.

— Tu ne me touches pas avec ça.

Elle a levé les yeux vers moi.

— Si je ne recouds pas, tu perds tout ton sang et tu meurs.

Je haletais, de peur et d'épuisement.

— Tu m'approches avec cette aiguille et je te la plante dans le cul, sale chinetoue.

Elle m'a regardée jusqu'à ce que je détourne les yeux, et elle a dit :

— Annamite. Pas Chinoise. Nous n'aimons pas beaucoup les Chinois. Nous nous sommes longtemps battus contre eux. Ils nous ont occupés pendant mille ans et nous avons eu bien du mal à nous en débarrasser, alors tu vois, jeune fille...

Je ne comprenais qu'à moitié. J'étais trop faible et fiévreuse. La seule chose que je savais, c'est qu'une femme étrangère, dans une cabane que je ne connaissais pas, se proposait de me planter une aiguille dans le front.

— Tu ne me touches pas, sale chinetoque, ai-je répété.

Elle a recousu ma plaie sans que je puisse l'en empêcher. Sa manière de faire, celle que je lui ai toujours connue par la suite, peut se résumer en deux mots : patience, intelligence. Assise devant la table, mains posées sur les genoux, elle avait attendu que je m'endorme. Puis elle avait attaché mes poignets et mes chevilles aux montants du lit. Je m'étais réveillée quand elle avait commencé à recoudre mon front, mais elle enserrait mes tempes entre ses genoux pour m'empêcher de bouger la tête. Elle était très forte, malgré sa petite taille et son ossature d'enfant. Moi, à treize ans, j'étais à peu près aussi différente d'elle que possible. Blonde, vraiment grande pour mon âge et pour l'époque, j'avais des yeux violets dont j'étais fière, mais une carcasse de garçon manqué que je traînais comme une malédiction. Je n'ai jamais été très gracieuse... Mes mains à cet âge mesureraient déjà bien trois tailles de gant de plus que celles de Ba.

Enfin, elle a recousu ma plaie sans que je réussisse à m'y opposer et j'ai eu beau l'agonir d'injures dont le souvenir me fait encore honte aujourd'hui,

elle a achevé son travail sans montrer beaucoup d'émotion.

— Tu en connais, des gros mots ! Est-ce que ton père est conducteur de mules ? Il paraît que ce genre d'expression les fait avancer plus vite...

Mon père. J'ai pensé à ma famille, tout à coup. L'atmosphère étrange de la cabane et mon épuisement fébrile m'avaient tout fait oublier.

— Où ils sont ? Mes parents, et Mark, et Theloniou ? Détache-moi ! Détache-moi, par Jupiter, ou je te tue.

— Tu n'es pas logique. Pour que tu puisses me tuer, il faut justement que je te détache ; cela me donne une raison supplémentaire de ne pas le faire...

J'ai poussé un hurlement. Elle me rendait folle. Elle est allée à la fenêtre.

— Il faut que je sorte.

Elle a enfilé une grosse veste, et une autre par-dessus. Elle mettait ses bottes quand j'ai dit :

— Où est-ce que je suis ? Ne me laisse pas.

— Tu es dans ma cabane et la sale chinetouque doit dégager autour à la pelle. La neige tombe tellement qu'elle va coincer la porte, la fenêtre, et peut-être s'entasser à un tel point sur le toit que ça pourrait étouffer la cheminée.

Elle a enfilé des gants, puis elle a pris dans un coin une pelle au large fer et elle a ouvert la porte. Une petite masse de neige et des flocons tourbillonnants sont entrés dans la pièce. Elle a soufflé la lampe.

— À tout à l'heure. Je ne te détache pas, tu serais capable de faire des bêtises.

Une fois seule, l'angoisse et le dégoût de moi-même m'ont submergée. Ce n'est qu'à ce moment que j'ai ressenti combien la présence de l'Asiatique avait été apaisante. J'ai fermé les yeux. Au bout de quelques minutes, j'ai entendu des chocs, des raclements, à intervalles irréguliers. C'était le fer de la pelle qui cognait parfois contre les rondins de la cabane.

« Est-ce que Mark et Thelonious s'en sont sortis ? »

Mes deux frères étaient plus âgés que moi, et plus durs aussi, mais que faire face à une montagne qui vous tombe dessus ? Les biceps ne servent pas à grand-chose. J'ai essayé de me souvenir. Que faisaient-ils, où étaient-ils au moment où j'avais été surprise par l'avalanche, en pleine corvée de bois ? J'ai tenté de me représenter le camp de prospecteurs, d'en construire le plan dans ma tête, mais je m'embrouillais.

Tout ce à quoi je pensais, c'était aux suppliques de ma mère, l'année précédente :

« Washington, nous ne pouvons pas faire ça. C'est de la folie. Nous ne pouvons pas risquer toutes nos économies dans une telle aventure. »

Mais mon père, Washington Inkwell, était un homme têtu. À cette époque, il était assez fréquent que le mari décide pour deux et que la femme n'ait qu'un rôle de potiche, au mieux d'accompagnatrice. Les choses ont changé et ce n'est pas un mal. Je ne me suis quant à moi jamais laissé dicter ma conduite par qui que ce soit, ni homme, ni bête, ni dieu ; mais là n'est pas l'objet de mon récit.



Mon père était plombier à Fairbanks. Au début de notre siècle, il y avait tout à construire et il ne chôlait pas. Nous vivions confortablement, autant du moins que c'était possible dans une ville où il peut faire moins quarante en hiver, ce qui suppose pour y trouver quelque agrément un tempérament spartiate. Sans doute mon père en eut-il assez, un jour, de manipuler de la ferraille et du plomb, sans doute eut-il envie de caresser un métal plus précieux... C'était alors en Alaska l'époque de la ruée vers l'or qui avait commencé une trentaine d'années auparavant, aux alentours de 1880.

« Je vends le fonds de commerce, nous achetons du matériel et des mules, et nous partons vers l'est. Le Yukon, c'est l'Eldorado. »

Hurlements d'allégresse de Mark, qui fêtait ses dix-sept ans, de Thelonious, qui avait quinze ans, et de votre servante, qui se poussait du col du haut de ses douze ans et demi. Ma mère était effondrée.